

D'une thèse soutenue sous ma direction en 2014 Karim Taharout a tiré ce livre qui nous raconte une histoire triste : celle d'un échec, dont les conséquences pèsent encore lourdement sur la société française d'aujourd'hui. L'auteur narre le récit des innombrables tentatives des jeunes des cités d'entrer en politique et d'influer sur le destin de la nation qui est la leur, des années 1980 aux années 2000, même si ce premier volume ne porte que sur les premières tentatives. Le mot d'ordre « On est chez nous » résume les aspirations multiples à l'origine de ces mobilisations. L'auteur reprend ainsi l'analyse du mouvement beur dans toutes ses composantes autour de la problématique nouvelle de la constitution d'un mouvement politique autonome - un parti ? - représentant les immigrés et les quartiers populaires. Cette chronique présente le portrait d'une génération d'enfants d'immigrés arrivés à l'âge adulte au début des années 1980, qui ont pris part aux tentatives successives pour créer une force politique capable de représenter les descendants d'immigrés présents dans les quartiers populaires et les banlieues des grandes villes françaises. Sert ainsi de fil rouge au texte le destin à la fois politique et social d'un petit noyau, des hommes surtout, originaires de la région parisienne et des banlieues de Lyon — pour beaucoup des cités de transit ou des bidonvilles de Nanterre et de ses environs — et pour la plupart enfants de migrants originaires d'Afrique du nord, qui ont pris part successivement au mouvement beur du milieu des années 1980, à la création d'associations de quartiers, puis aux tentatives de création d'un mouvement national au début des années 1990. Saisir le parcours de ces militants de la résistance des banlieues suppose de reconstituer le paysage politique changeant d'une mouvance militante caractérisée par sa fragmentation, ses conflits internes et ses mutations.

La question première, qui revient lancinante tout au long du récit, est celle de l'impossibilité d'unir en une organisation nationale pérenne une mouvance faite de multiples réseaux entrecroisés d'acteurs qui partagent souvent des origines similaires, le souci de parvenir à construire une force autonome, des éléments d'une culture politique souvent hérités de l'extrême gauche ou du mouvement ouvrier et quelques analyses et revendications proches. Si l'idée apparaît dans toutes les têtes et débouche à

plusieurs reprises sur des rencontres et des assises nationales, celles-ci ne parviendront jamais à la création d'une organisation ou d'une fédération. Karim Tarahount voit là le produit de luttes pour le leadership et de désaccords persistants sur des points fondamentaux comme les modes d'organisation et d'action d'une future organisation. Les désaccords portent également sur la question des alliances et des rapports avec les pouvoirs publics. Mais joue aussi la profonde diversité interne d'une mouvance au sein de laquelle les références idéologiques, les origines sociales, l'âge parfois des acteurs, voire le genre, peuvent devenir autant de clivages. S'y ajoutent enfin les facteurs adjuvants que sont la modestie de la culture militante et politique d'une mouvance dont certains des membres sont peu familiers du travail d'organisation et sont travaillés en permanence par la peur de l'entrisme, de l'instrumentalisation à des fins personnelles et de la délégation. L'histoire sociale de ces groupes, marqués souvent par une grande précarité, la délinquance et la prison, comme la faiblesse du capital scolaire, culturel et social, constitue probablement la cause première de l'échec global des tentatives narrées dans ce récit.

L'originalité de ce travail est de reprendre une question souvent traitée à partir de monographies sociologiques avec les méthodes érudites de l'historien. Le croisement minutieux des biographies de militants, fondées sur les entretiens et les archives permet de suivre pas à pas l'itinéraire des individus. Animé d'un souci de transmission, l'auteur a collecté, voire créé, grâce à de multiples entretiens retranscrits, les archives qui n'existaient pas d'un mouvement dont la légitimité se trouve ainsi affirmée. Les photos inédites souvent bouleversantes, les illustrations, les organigrammes minutieux des organisations rendent justice à cette mouvance oubliée. Cette chronique précise et référencée sort aussi du misérabilisme de tant de travaux sur la banlieue, établissant un rapport de causalité entre déstructuration et dépolitisation des classes populaires. Ce livre montre à l'inverse un foisonnement d'initiatives militantes, qui cependant échouent à constituer une organisation nationale.

En filigrane de la démonstration de Karim Taharount apparaissent les contradictions insurmontables du mouvement des banlieues. Il y a d'abord la difficile appartenance identitaire de militants partagés entre leur difficile

vécu d'ici et le mythe d'un là-bas peu ou mal connu. Ces jeunes hommes oscillent entre allégeance et rupture vis-à-vis des parents. Vient ensuite un espoir mêlé de défiance vis-à-vis des forces politiques. Ambiguïté dans le rapport aux partis de gauche, où se combine une profonde défiance envers le fonctionnement des banlieues rouges ou roses avec l'influence du gauchisme post 68 et d'un marxisme dogmatique sur les premiers militants. L'incapacité organisationnelle de cette mouvance paraît lui être intrinsèque dans la mesure où, voulant combattre l'injustice, la pauvreté, le racisme, etc., elle rejette en même temps l'idée que le politique puisse les faire disparaître, sans trouver des moyens d'action de remplacement, hormis des actions spectaculaires. L'ambiguïté se retrouve dans l'incapacité à choisir entre la réforme impliquant des compromis et la contestation radicale. De ce point de vue, la comparaison avec l'anarchisme serait éclairante. Enfin, l'étude de cette nébuleuse contestatrice fait apparaître le fossé creusé entre l'universalisme républicain et la revendication d'un droit à la différence, qui signe la fin, ou du moins l'affaiblissement, du modèle républicain.

Il est difficile de tirer les leçons à moyen terme du sacrifice de cette génération d'activistes ; mais leur incapacité à entrer en politique, sur leurs propres revendications, mais dans le cadre républicain, a créé un vide où se sont enkystées toutes les formes de l'anomie : économie de la drogue et délinquance afférente, refus des institutions républicaines et affrontements systématiques avec la police, tentation de l'islamisme radical voire du djihadisme ou, pour les plus cyniques, installation dans un clientélisme municipal à base communautaire.

Annie Fourcaut, professeur émérite d'histoire contemporaine, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.